

CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN..... \$1.00
 SIX MOIS..... 0.50
 LE NUMERO..... 1c.

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 5 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 20 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 25 Rue St Gabriel

Boîte 2144 P. O. Montréal.

Fenilleton du Grognard

SCENES

DE

LA VIE DE BOHEME

(Suite.)

—A propos de ça, interrompit Schauvard, prenant beaucoup de plaisir à faire du chagrin à son ami, et des bottes ?

Marcel sortit dans une agitation impossible à décrire. Au bout de deux heures il rentra chargé d'un sac aux col.

—Voilà tout ce que j'ai pu trouver, dit-il piteusement.

—Ce n'était pas la peine de courir pour si peu, répondit Schauvard, et y a-t-il du papier de quoi en faire une douzaine.

Mais, dit Marcel en s'arrachant ses cheveux, nous devons avoir des idées, que diable !

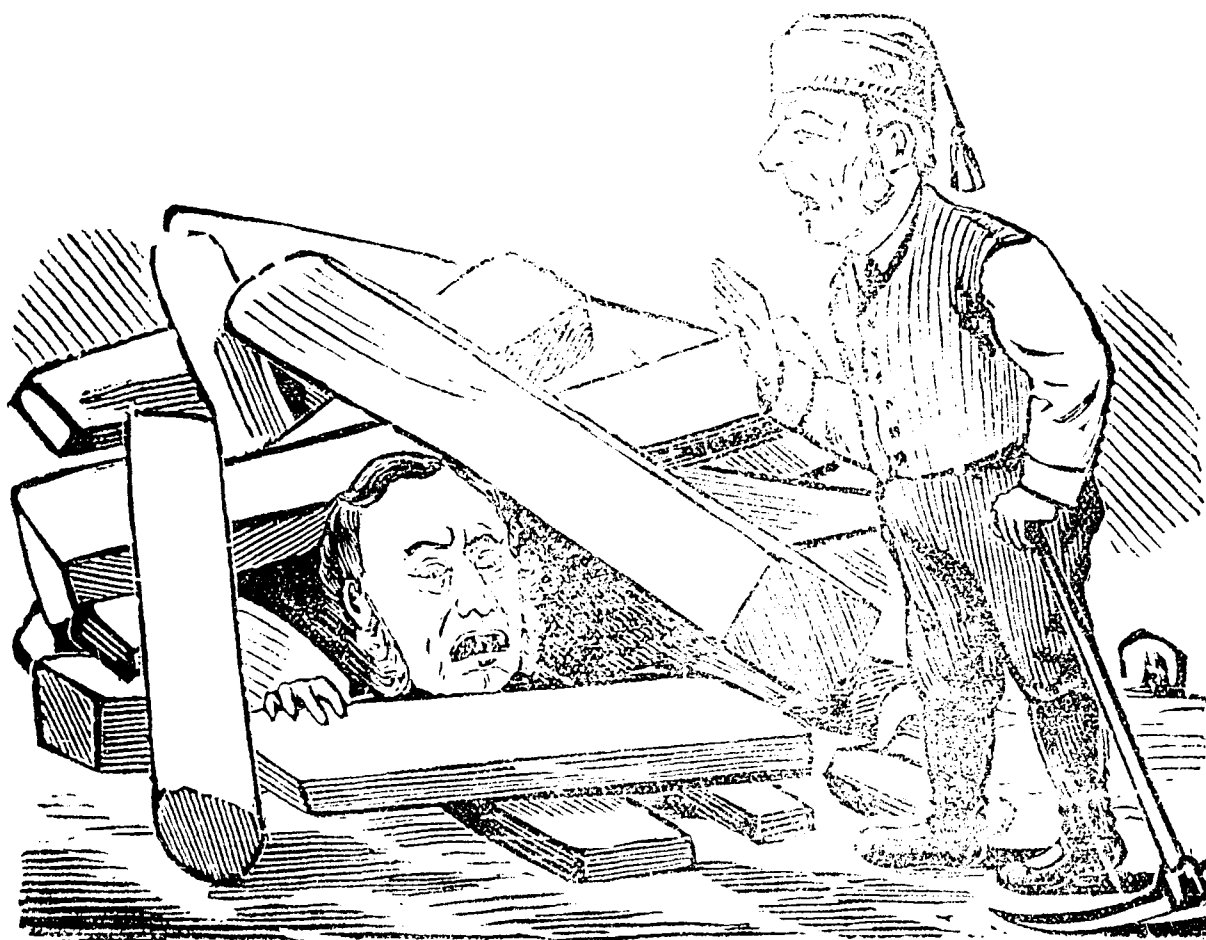
Et il commença une longue perquisition dans tous les coins des deux chambres.

Après une heure de recherche, il réalisa un costume ainsi composé.

Un pantalon écossais,
 Un chapeau gris,
 Un gant jadis blanc,
 Un gant noir.

—Ça te fera deux gants noirs au cabotin, dit Schauvard. Mais quand tu seras habillé, tu auras l'air du peintre solaire. Après ça, quand on est coloriste !

Pendant ce temps Marcel essayait les bottes.



SOUS LES DEBRIS DU CABINET

LADEBAUCHE.—Mon pauvre Schauvard, te voilà mal pris de dessous. Il n'est pas possible de t'arracher de là. Ma foi tu dois être dégoûté des cabinets à présent.

Fatalité ! elles étaient toutes deux du même pied !

L'artiste, désespéré, avisa alors dans un coin une vieille botte dans laquelle on mettait les vessies usées. Il s'en empara.

—De Garrick en Syllabe, dit son ironique compagnon : celle-ci est pointue et l'autre est carrée.

—Ça ne se verra pas, je les venrai.

—C'est une idée ! il ne te manque plus que l'habit noir à rigueur.

—Oh ! dit Marcel en se mordant les poings, pour en avoir un, je donnerais dix ans de ma vie et ma main droite, vois-tu !

Ils entendirent de nouveau frapper à la porte. Marcel ouvrit.

—Monsieur Schauvard ? dit un étranger en restant sur le seuil.

—C'est moi, répondit le peintre en le priant d'entrer.

—Monsieur, dit l'inconnu, porteur

d'une de ces honnêtes figures qui sont le type du provincial, mon cousin m'a beaucoup parlé de votre talent pour le portrait ; et, étant sur le point de faire un voyage aux colonies, où je suis délégué par les raffineurs de la ville de Nantes, je désirerais habiller un portrait de moi à ma famille. C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

—O sainte Providence !... murmura Schauvard. Marcel, donne un siège à Monsieur...

—M. Blancheron, reprit l'étranger ; Blancheron de Nantes, délégué de l'industrie sucrière, ancien maire de V..., capitaine de la garde nationale, et auteur d'une brochure sur la question des sucres.

—Je suis fort honoré d'avoir été choisi par vous, dit l'artiste en s'inclinant devant le délégué des raffineurs. Comment désirez-vous avoir votre portrait ?

—A la miniature, comme ça, reprit M. Blancheron en indiquant un portrait à l'huile ; car, pour le délégué comme pour beaucoup d'autres, ce qui n'est pas peinture en bâtiments est miniature, il n'y a pas de milieu.

Cette réponse donna à Schauvard la mesure du bonhomme auquel il avait affaire, surtout quand celui-ci eut ajouté qu'il désirait que son portrait fût peint avec des couleurs fines.

—Je n'en emploie jamais d'autres, dit Schauvard. De quelle grandeur Monsieur désire-t-il son portrait ?

—Grand comme ça, répondit M. Blancheron en montrant une toile de vingt. Mais dans quel prix ça va-t-il.

—De cinquante à soixante francs ; cinquante sans les mains, soixante avec.

—Diable ! mon cousin m'avait parlé de trente francs.

—C'est selon la saison, dit le peintre ; les couleurs sont beaucoup plus chères à différentes époques.

—Tiens ! c'est donc comme le sucre ?

—Absolument.

—Va donc pour cinquante francs, dit M. Blancheron.

—Vous avez tort ; pour dix francs de plus vous auriez les mains, dans lesquelles je placerais votre brochure sur la question sucrière, ce qui serait flatteur.

—Ma foi, vous avez raison.

—Sacrebleu ! dit en lui-même Schauvard, s'il continue, il va me faire éclater, et je le blesserai avec un de mes morceaux.

—As-tu remarqué ? lui glissa Marcel à l'oreille.

—Quoi ?

—Il a un habit noir.

—Je comprends et je coupe dans tes idées. Laisse-moi faire.

—Eh bien ! Monsieur, dit le délégué, quand commencerons-nous ? Il ne faudrait pas tarder, car je pars prochainement.

—J'ai moi-même un petit voyage à faire ; après-demain je quitte Paris. Donc, si vous le voulez, nous allons commencer tout de suite. Une bonne séance avancera la besogne.

—Mais il va bientôt faire nuit, et on ne peut pas peindre aux lumières, dit M. Blancheron.

—Mon atelier est disposé pour qu'on y puisse travailler à toute heure... reprit le peintre. Si vous voulez ôter votre habit et prendre la pose, nous allons commencer.

—Oter mon habit ! Pourquoi faire ?

—Ne m'avez-vous pas dit que vous destiniez votre portrait à votre famille ?

—Sans doute.

—Eh bien, alors, vous devez être représenté dans votre costume d'intérieur, en robe de chambre. C'est l'usage d'ailleurs.

—Mais je n'ai pas de robe de chambre ici.

—Mais j'en ai, moi. Le cas est prévu, dit Schauvard en présentant à son modèle un haillon historié de taches de peinture et qui fit tout